

1 - Ça n'ira pas plus bas

Il y a quelque chose de sans appel dans ce constat : « Ça n'ira pas plus bas », sous-entendu, « vous êtes déjà bien assez dans la merde comme ça, mon vieux... ». Rien qui rassure, aucun espoir à quoi se raccrocher : on devine les résultats d'analyse qui s'accumulent dans le dossier, les courbes qui dégringolent, les paramètres déficients qui ressortent en gras. Le toubib n'en dit rien, mais c'est écrit noir sur blanc sur le site où on est allé jeter un coup œil la première fois qu'il a prononcé le mot cancer. 32 % : le taux de survie chez les hommes de moins de 65 ans.

Un conditionnel aurait amorti le choc, quelque chose du style : « ça ne devrait pas aller plus bas » ou « je ne pense pas que ça aille plus bas ». Tiens, « je n'imagine pas que ça aille plus bas », oui, c'est ça, ça aurait amené un peu de subjectivité, un minimum de précaution. De l'humain, quoi... Et puis, un peu d'humilité, que diable... Qu'est-ce qu'il en sait, que ça n'ira pas plus bas ? Est-ce qu'il les commande, mes globules blancs ? « Allez, les gars, on ne descend pas plus bas. Vous avisez pas de remonter ou j'vous colle au trou pour la semaine ! » Sûr de lui. Droit dans ses bottes, l'oncologue. Combien y en a, des types à qui on a dit : « il ne vous reste plus que deux mois à vivre »... qui sont toujours là ? Mais ce « ça n'ira pas plus bas » péremptoire, ce futur simple sans fioriture, ça vous envoie direct au cimetière, sans passer par la case « rémission ».

Bon, de toute façon, on avait bien compris que ça n'irait pas plus bas : moins de 1000 leucocytes par mm^3 de sang, c'est vraiment ras des pâquerettes. Faut être un patient lambda pour pas savoir ça : moi, depuis que je suis capable de lire un hémogramme, je sais bien que le taux normal, c'est entre 3 500 et 10 000 leucocytes par mm^3 . Même lui, avec sa tête de premier de la classe, je suis sûr qu'il n'en sait pas aussi long que moi sur le sujet. Je les ai tous passés en revue, les sites sur le cancer colorectal.

Bon, « ça n'ira pas plus bas », d'accord, on n'insiste pas. Mais... rien ne dit non plus que ça n'ira pas plus haut. Je l'ai lu, moi, le témoignage de Pedro sur Minimédoc.fr : ça va lui en boucher un coin, le toubib, quand je vais lui raconter qu'après une cure de six semaines d'huile essentielle de moutarde et de teinture d'iode, ses leucocytes étaient au plus haut ! Je n'ai pas fait médecine, moi, mais entre deux fake news, je sais encore démêler le vrai du faux !

Florence

2 - Délivrance

Il habite dans une rue où seules les mouches font du bruit. De longues façades de briques noirâtres s'étirent de part et d'autre de la rue. Au loin, une masse sombre barre la vue, le terril. Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'une épaisse veste côtelée couleur bronze, est debout juste à l'entrée de la rue. Il porte à l'épaule gauche une sacoche en cuir fauve. Au moment de pénétrer dans la rue, il semble hésiter ; est-ce la chaleur accablante de ce jour d'été ou bien le bourdonnement incessant des mouches, à moins qu'il ne scrute l'alignement des portes closes à la recherche d'un signe distinctif ? Mais l'air chaud semble avoir carbonisé toute trace de vie humaine. Finalement, il se décide et entre dans la rue déserte. Ses pas résonnent. Les volets restent clos, tout comme les portes. Les habitants ont-ils fui comme le laisserait penser l'état des peintures écaillées ? Est-il revenu trop tard ? Non, c'est juste un signe de la misère qui s'est abattue sur ce pays à l'instar de ces mouches qui, contentes d'avoir trouvé une proie, s'acharnent maintenant sur lui. Il se dit qu'il n'aurait pas dû revenir et qu'il avait eu raison autrefois de fuir ce lieu étouffant. Pourtant, son désir de réconciliation étant le plus fort, il poursuit son chemin. Rien ne bouge. Où sont-ils, ces hommes, ces femmes, ces enfants, avec lesquels il a partagé sa jeunesse dans un joyeux tohu-bohu ? N'en reste-il pas un pour l'accueillir ? Voilà qu'une porte s'ouvre, un homme âgé s'avance. Enfin ! C'est le père. L'a-t-il reconnu ? Sans doute ! Alors, il se laisse aller à esquisser un sourire pour amadouer ce père après une si longue absence. Il s'approche mais c'est un seau d'eau glacée qui l'accueille et la porte se referme brutalement. Encore une fois rejeté. Personne ne viendra-t-il à son secours ? Aujourd'hui pas plus qu'hier. Derrière ces volets clos, combien sont-ils à observer la défaite de l'enfant prodigue ? Il ne lui reste plus qu'à s'en retourner. Mais d'abord, il ouvre la sacoche lourde de sa mémoire et jette des feuillets noircis d'une petite écriture qui s'éparpillent dans un tourbillon désordonné. Il les abandonne aux mouches qui se jettent avidement sur ces nouvelles proies qu'elles conchient copieusement. Il balaie la rue d'un dernier regard comme pour en imprimer dans sa mémoire la noirceur intrinsèque et reprend sa route. Il se retourne une dernière fois avant de quitter la rue, s'arrête, enlève sa grosse veste bronze et se déchausse. C'est sa manière à lui de se libérer définitivement du poids que lui faisait peser ici sa singularité. Il peut maintenant avancer d'un pas léger porté par le vent et suivre son chemin éclairé par les couleurs de l'arc en ciel enjambant l'horizon.

Françoise DREYSSE

3 - Dans l'ombre de l'atelier de Hassina

Des choses sacrées se murmurent dans l'ombre de l'atelier de Hassina où j'entre avec dévotion. En grande prêtresse de la soie, en bon génie de la belle action, elle y revêt de magnificence les noceurs et autres fêtards. Il est vrai qu'elle ne peut s'empêcher d'agir ainsi, car son prénom *Hassina* veut bien dire *la belle action* en kabyle.

L'atelier de Hassina se cache tout au fond de l'étroit magasin de robes et accessoires tentateurs qu'il faut emprunter comme un chemin semé d'embûches vers le paradis promis. L'atelier ressemble à une sacristie au silence religieux où seuls évoluent les officiants qui se préparent pour la grand messe. Tel un cocon protecteur avant la mue, les fils de soie s'y entremêlent. Comme dans une caverne d'Ali Baba aux quarante couleurs, à l'ambiance feutrée et joyeusement désordonnée, les tissus s'entassent et y prennent vie, s'accordent et se marient entre les doigts de fée de Hassina. Un nez fin et exercé y percevrait les senteurs natives de chaque étoffe. Une oreille attentive entendrait les velours et les mousselines vaporeuses qui se chuchotent des secrets, les cotonnades qui se tissent, se cousent, se frôlent en bavardant dans un bruissement de froufrous affriolants. La soie sauvage lumineuse et douce comme un abricot y côtoie l'organza diaphane. Les satins fluides s'allient aux crêpons granuleux. C'est tout un monde féérique insoupçonné qui évolue dans l'atelier de Hassina.

Dans l'ombre de son atelier, j'entre. J'y pénètre lentement, en toute discrétion puisque je passe par le magasin de fleurs d'à côté et que j'en ressortirai de même, un bouquet à la main. J'y accède avec appréhension aussi et un sentiment confus de culpabilité. C'est un peu comme si j'allais à confesse dévoiler mes péchés de convoitise et de séduction. Mon rêve le plus fou va, chez Hassina, être mis à nu. Pardonne-moi ma mère, ma sœur, toi la grande prêtresse de la soie, car le désir s'est fauilé dans mon cœur ; un désir fétichiste de soies, de satins, de brocards, un désir coupable de robes enjôleuses, de jupes fendues aguichantes, de décolletés ravageurs, un désir de couleurs chatoyantes, irisées, de tissus transparents, de broderies ajourées laissant deviner ma peau de pêche. La nuit de noces approche et je me dois d'être la plus belle, de le devenir entre tes mains de créatrice.

Pardonne-moi ma mère, ma sœur, toi la grande prêtresse de la soie. Je cherche l'habit qui fera de moi la princesse d'un soir, la reine d'une nuit, la Shéhérazade des mille et une nuits qui suivront, aimée éternellement, pour les siècles des siècles. Je sais que dans ton atelier, Grande Hassina, se trame une belle action, sacrée et tentatrice et à la fois, divine et coquine pour le jour où s'échangeront solennellement les oui des amants. Je m'abandonne à toi dans la confiance, en extase devant tes réalisations passées, présentes et à venir. Je crois en toi. Je sais que mon fantasme va être compris et accompli par toi au-delà de ce que je peux imaginer. D'avance, je t'en rends grâce, Sainte Hassina. La foi et l'espérance chevillées au corps, j'ai la certitude que mon rêve fou va prendre corps entre tes mains, que mon désir mis à plat dans l'ombre de ton atelier va éclore dans la lumière et se déployer en 3D pour une vie nouvelle.

Geneviève Chibbaro Soissong

4 - Maman pique. Et maman coud.

- Ce qui n'a jamais été écrit est Fé Mi Nin ! assena Marie-Eve d'un ton sans réplique. La bouche pleine d'épingles, occupée à dompter l'insolence de ce tissu qui refusait tout corps à corps avec sa cliente, la jeune créatrice de mode répondit :

- Che qui...Quoi ?

- Ce.Qui.N'a.Jamais.Eté.Ecrit.Est.Féminin, reprit, exaspérée Marie-Eve. Comme si elle s'adressait à une demeurée.

Aussitôt la somptueuse étoffe lança des éclairs de colère partout autour d'elles. Hacina releva la tête.

- Et cha veut dire ? osa-t-elle, en réprimant l'envie furieuse de planter les épingles dans les chairs dodues de sa cliente.

- Mais que forcément, tout ce qui a été DÉJÀ écrit est masculin. Forcément. Vous êtes bouchée ou quoi. Ne m'obligez donc pas à répéter sans cesse tout ce que je dis.

- Ah oui, forchément, capitula la jeune styliste, épuisée par cette séance d'essayage épouvantable. Puis elle maudit intérieurement sa sœur :

- Ma responsable hiérarchique voudrait une nouvelle robe pour le gala organisé en son honneur, avait-elle dit. Elle ne jure que par tes créations, tu sais, qui mettent en valeur les moindres aspects de notre personnalité. Hacina avait accepté.

... Et voilà où elle en était. Cela avait commencé le premier jour avec les tissus qui se laissaient glisser par terre quand Marie-Eve les désignait, victimes d'un sortilège qui leur ôtait toute vitalité, les rendait inertes et leur faisait perdre leur éclat soyeux et mordoré. Et c'était pire pour Hacina. Cette intellectuelle aigrie et arrogante qui ne parlait que par aphorismes de plus en plus abscons, la faisait basculer dans le désert aride de la décréativité.

- Comment en chortir ? gémit la jeune femme, en suçotant ses épingles pour se calmer. Je chais parfaitement quelle robe elle doit porter. Mais ocherais-je la créer ? Une robe de l'obscurité, aigrie, hautaine, autoritaire et méprisante, la première de ce genre.

Alors, elle se lança et créa ce modèle unique.

Contre toute attente, Marie-Eve aima éperdument cette robe, qui savait faire danser si joliment les parts les plus noires de sa personnalité.

Rosemarie D.

5 - Rejoins-moi

Tu étais assise là, les yeux dans le vague. Tu contempais ton reflet sur l'eau stagnante du Port de Dublin. Tu ressassais sans cesse les souvenirs qui t'ont menée jusqu'ici...

Tu n'avais que treize ans quand nous nous sommes croisés. Nos parents avaient sympathisé lors de nos vacances en Irlande. Tu portais une robe bleue sur laquelle on pouvait remarquer une énorme fleur de tournesol. J'avais trouvé cela original. Je n'étais guère plus âgé que toi, deux ans tout au plus et pourtant, je me sentais si proche de toi. Ensemble, nous avons réinventé le monde, nous avons plongé dans l'eau, admiré ces paysages verdoyants, prêts à explorer les merveilles de la faune et de la flore. Nos parents gardaient un œil sur nous, bien que confiants de nous voir nous occuper sagement, pas comme les adolescents de nos jours scotchés sur leurs téléphones portables. Nous n'étions pas des enfants turbulents, mais plutôt calmes, impatients de découvrir ce que pouvait nous offrir la nature.

Puis un jour, nous sommes partis à l'aventure, à visiter de nouveaux lieux insolites. Tu as traversé ce tas de pierres et trouvé ce bateau planté là, au milieu de ces cailloux. Je t'ai rejointe en courant, tant la curiosité me rongait. Et quelle découverte !

Cette épave semblait avoir servi peu de temps auparavant : il y avait de la vaisselle usagée, des vêtements humides, des boîtes de conserve pas encore périmées. Tu m'as alors lancé un défi :

« Je parie que tu n'oseras pas te baigner ! »

Pari tenu, j'ai gagné ! Je me suis jeté dans l'eau. Ensuite, j'ai tout oublié. J'ai dû heurter quelque chose, car je n'ai entendu que tes cris de détresse : « Reviens, ne fais pas l'idiot ! »

J'étais comme paralysé, je ne parvenais plus à remonter à la surface, comme si quelque chose me retenait au fond des profondeurs de l'océan...

Tu as hurlé de plus belle, je ne pouvais malheureusement pas te répondre. Tout ce que tu voyais, c'était les bulles d'air qui ont peu à peu disparu.

Tu es assise là, les yeux dans le vague. Tu contemples ton reflet sur l'eau stagnante du Port de Dublin et tu penses encore à moi, au vide que j'ai laissé derrière moi, à nos parents qui culpabilisent toujours, à ce que je ferais si j'étais encore à tes côtés. Tu as maintenant vingt-trois ans et tu ne m'as pas oublié.

Sandra Noël

6 - Une ombre furtive

Alexandre habite dans une rue où seules les mouches font du bruit.

En cette heure tardive, il fait nuit noire. Les lampadaires ont fermé l'œil contrairement à bien des résidents du quartier.

L'air est tellement dense et lourd qu'il pourrait être coupé en tranches épaisses. Quatre jours maintenant que la canicule s'est abattue sur la cité. La nuit n'apporte aucune fraîcheur si ce n'est cette moiteur poisseuse annonciatrice d'un orage digne de la colère des dieux.

Les grondements de tonnerre se succèdent comme des roulements de tambour.

Sporadiquement, les éclairs, tels des projecteurs de mirador, irradiant de lumière les tombes du cimetière tout proche.

Les coups de foudre sont d'autant plus effrayants qu'ils claquent dans un silence monacal comme si un drame se tramait.

Bien que la fenêtre soit grande ouverte, pas le moindre courant d'air ne pénètre dans la fournaise de son logement situé au premier étage d'un immeuble vétuste.

Les vrombissements des mouches assoiffées avaient mis ses nerfs à vif. La fatigue aidant, il avait fini par sombrer dans un demi-sommeil comateux.

Alors que la foudre vient tout juste de frapper à quelques battements d'ailes seulement de son impasse, la sonnerie du téléphone déchire le silence à peine revenu. Dring, dring !

Tel un ressort, Alexandre bondit du lit pour se saisir du combiné et interrompre les sonneries qui résonnent à ses tempes comme autant de coups de marteau donnés sur des cymbales.

- Oui, allo ? ... Personne ne se manifeste.

Tendant l'oreille, il finit par reconnaître le son rauque d'une respiration.

- Qui êtes-vous ? demande-t-il sentant son sang se glacer.

- ...

- Ce harcèlement ne finira donc jamais ? hurle-t-il tout en arrachant la prise du téléphone d'un geste rageur.

Il avait quitté son appartement précédent parce qu'il se sentait surveillé. À peine rentré chez lui, le téléphone sonnait mais jamais personne ne répondait une fois qu'il avait décroché.

Régulièrement, il recevait dans sa boîte aux lettres des mots mystérieux et inquiétants, parfois même un roman policier avec une tombe fleurie en couverture. Il mettait ça sur le compte d'un détraqué. La solitude, si caractéristique des grandes villes, suscite bien des déséquilibres et des souffrances.

N'y tenant plus, il avait fini par quitter le quartier des Cordeliers fuyant du même coup l'agitation et le bruit du centre-ville. Il jeta son dévolu sur ce modeste appartement situé

non loin du cimetière de Loyasse sur la colline de Fourvière surplombant Lyon et ses deux fleuves.

Ayant pris soin de faire changer son numéro de ligne fixe et de s'inscrire sur liste rouge, il n'avait eu à déplorer aucun appel intempestif jusqu'à cette nuit torride du mois d'août.

Sa dernière.

Son corps sera découvert plusieurs jours plus tard, l'odeur pestilentielle alertant les voisins malgré la fenêtre soigneusement fermée.

Son cadavre, dans un état de putréfaction avancée et couvert de mouches, sera trouvé gisant à côté de flacons de barbituriques vides.

Les enquêteurs ne seront pas intrigués par l'absence de lettre justifiant son geste.

Quelle mouche a bien pu le piquer pour qu'il mette fin à ses jours ? marmonnera l'inspecteur qui, constatant l'absence d'effraction, conclura au suicide.

Quelques semaines plus tard, Jean-François pénètre dans son appartement une étrange lettre à la main. Il n'a pas franchi le seuil que déjà le téléphone sonne...

Pierre-Emmanuel Prat

7 - L'horloge astronomique

Je possède une sérigraphie titrée: « Mon projet d'horloge astronomique », signée Daniel D. Pour moi, ce n'était jusqu'à présent qu'un tableau dessiné par un esprit tourmenté dans lequel il est difficile de reconnaître quelque chose ou quelqu'un. Depuis quelques semaines, et j'ignore pourquoi, ma curiosité m'a poussé à chercher une réponse à la question que je me pose parfois : l'auteur de ce tableau a-t-il concrétisé son rêve ? Je décide alors de mener ma petite enquête.

Le site Internet de l'artiste me donne l'adresse de son atelier à Strasbourg installé dans un local désaffecté de feu le Groupe COOP ALSACE au port du Rhin.

Je rejoins cette rue qui descend en pente douce depuis le pont d'Anvers vers ce quartier en pleine restructuration. Sur la gauche apparait le grand bâtiment de la malterie. À droite, en face, de l'autre côté de la rue, un portail équipé d'une grosse grille métallique rouillée. Ça doit être là.

Au travers de la grille, j'aperçois un grand espace encombré d'un bric à brac indescriptible. Par le portillon, j'entre dans un autre monde : un entrepôt désaffecté. Ça ressemble à une

casse de voitures, mais ici, comme véhicules, il n'y a que des vieux vélos rouillés accompagnés d'une quantité d'autres objets : jantes de voitures, vieilles cuvettes émaillées, bouts de tuyaux, morceaux de tôles rouillées. Je remarque sur ma gauche une machine complexe et de grande taille qui me rappelle quelque chose. Exposée aux intempéries, elle rouille et commence à être envahie par des herbes folles. Je suis maintenant au fond de la cour, au pied d'un grand bâtiment. Soudain, un homme, en bleu de travail, sort précipitamment du bâtiment. Il a l'air pressé.

- Bonjour Monsieur, vous êtes M. Daniel D. ?
- Oui, oui, excusez-moi, je reviens dans cinq minutes, je vais sauver un...

Poussé par la curiosité, j'entre dans l'atelier. C'est vaste, c'est haut, c'est encombré d'étonnantes créatures métalliques de toutes sortes, des espèces d'exosquelettes immobiles. En allant plus avant, je remarque une jeune personne affairée à manipuler des étoffes et à en envelopper une de ces créatures squelettiques et grimaçantes. Soudain :

- Ah ! vous avez fait connaissance avec Hassina ! Nous nous sommes rencontrés récemment à une de mes dernières expositions. Elle est créatrice de mode. Nous avons parlé de nos passions respectives et elle m'a proposé de faire un essai d'habillage de quelques-unes de mes créatures.

Je me présente à Daniel D., revenu de son « sauvetage ». Tout en bavardant, il m'entraîne dans la visite de son vaste atelier occupé par ses nombreuses créations. Au fur et à mesure que nous avançons, il commande les mises en marche de ses sculptures animées. C'est bientôt une cacophonie, une agitation assourdissante de sons, de percussions, de grincements, de lumières clignotantes, de danses macabres, d'odeurs métalliques de soudures récentes et même de fumée. Emporté par cette ambiance de dingue, l'artiste danse au milieu de ce petit monde dont il est le créateur. En bleu de travail, avec son casque de protection auditive sur les oreilles, il ressemble plus à un ouvrier chaudronnier qu'à un artiste. Quel spectacle ! Je ne l'échangerais pas contre une place à l'opéra.

Christian

8 - Les petites mains

Les choses sacrées se murmurent dans l'ombre de l'atelier. Un atelier grand comme un mouchoir de poche, aussi intime que mystérieux où les poussières d'or et d'argent tourbillonnent dans les rayons de ce soleil frileux de matin d'hiver. Une journée exceptionnelle commence et c'est l'heure où les étoffes sur leurs rayonnages se réveillent. Les soies sauvages aux reflets irisés adorent se froisser tandis que les mousselines fluides et transparentes se troublent en longs frous-frous. Le bruissement des satins brillants aux couleurs pastel s'amplifie doucement dans le chuchotement des cachemires

raffinés. Les brocards aux nuances de pourpre jalourent les velours au cœur tendre qui rêvent sur les étagères du bas pendant que sur les étagères plus hautes les cotons raides et les cretonnes fleuries se racontent des vieilles histoires de trames, de chaînes et de navettes fiévreuses. Mais les plus silencieuses, ce sont les dentelles, elles se souviennent de fuseaux pétillants et envient les broderies de perles scintillantes.

Les petites mains, comme des souris affairées, se sont installées entre-temps et c'est la valse des ciseaux ; ils crissent sur les étoffes qui gémissent, puis les bobines de fils tourmentés s'agitent nerveusement. Les doigts engourdis sont meurtris par les aiguilles perfides. Les soieries se gonflent avec délectation, elles se rebiffent dans une débauche de sensualité, gigotent et se trémoussent avec bonheur.

Une ambiance fiévreuse et angoissante s'intensifie car c'est aujourd'hui que Hacina, princesse berbère et reine de Kabylie, s'est annoncée pour les essayages des dix robes commandées à l'occasion de ses vingt ans.

Tout d'un coup, accompagnée de sa dame de compagnie, elle arrive, éblouissante dans une élégante robe aux couleurs flamboyantes. Toute auréolée de blondeur, un visage qui garde encore de belles joues d'enfant, de grands yeux de velours ornés de longs cils noirs, des lèvres nacrées sur un sourire ensorcelant. Elle est belle comme un cœur.

Les essayages commencent. Une agitation, puis un affolement s'empare de tout l'atelier. Une fébrilité pour les assemblages, les montages, les plis multiples, les raboutissages puis la confection avec les faux filages, les surfilages, les ourlets. Le travail est fait, défait, refait. C'est une activité laborieuse et pleine de difficultés, une passion commune qui monopolise toutes les couturières.

Le calme est revenu beaucoup plus tard, longtemps après que la princesse soit repartie. L'ombre du soir tombe lentement et les petites mains encore au travail s'abandonnent peu à peu aux confidences. Des secrets intimes et des rêves impossibles se murmurent autour des étoffes déjà endormies sur leurs rayonnages.

I. Schouler

9 - À chaque époque son buzz

Ils avaient recommencé. Tamia était affolée. Nous avons tout tenté pour les éloigner mais les esprits des ancêtres ne renonçaient pas ; les cercles de pierre avaient repris leur place le long du ruisseau. Ce sont les mêmes, gémissait Tamia. Viens voir ! Toutes les pierres sont revenues. Nous les avons pourtant emportées loin du village. Elles sont là, de nouveau. Elle se tenait la tête avec les mains et faisait des allers-retours sur la terrasse. Alors qu'est-ce que tu fais, viens ! Laisse-moi au moins boire un café, il est six heures. Je ne suis pas encore réveillé. Pas réveillé, pas réveillé ! Mais qu'est-ce qu'il te faut ? C'est

un désastre, une malédiction. Et toi tu veux un café ! Je réfléchis mieux avec ma dose de caféine et puis les pierres ne vont pas s'envoler. Elle me jeta un regard noir, c'était du sérieux pour Tamia ces histoires d'ancêtres. Après m'être ébouillanté la langue avec mon breuvage matinal, je me mis en route. Elle était très agitée, j'avais du mal à suivre son soliloque. Ces alignements ne lui disaient rien de bon, et surtout, c'était l'obstination de leurs maîtres d'œuvre qui l'inquiétait. Nous n'aurions jamais dû toucher à ces pierres. Et qu'allons-nous faire maintenant ? Je refuse que quiconque les déplace de nouveau. Nous devons faire preuve de respect, apaiser leur colère. Nous avons été fous. Une bande de fous inconscients, voilà ce que nous sommes. Les paroles coulaient de sa bouche comme des larmes de désespoir. Elle faisait peine à voir. Comment la réconforter ? Je faisais semblant de croire à ses histoires insensées mais je pensais à un autre café. Mon regard s'émerveillait de la lumière du matin caressant les collines dorées. Dans ce paysage doux et paisible qui imaginerait de méchants ancêtres déposer des messages de menaces sous forme de guirlandes de pierres ? Il n'y avait plus personne pour croire à ce genre de fable au village. Alors, qui avait rapporté ces cailloux ? C'était pourtant vrai qu'ils étaient disposés comme à l'origine. Qui s'amusait à effrayer Tamia ? Et si c'était réellement un coup des ancêtres, admettons, j'avais envie de leur dire : vous perdez votre temps, mes pauvres, maintenant pour intéresser les jeunes du village, il faut faire le buzz sur internet. Qui écoute encore les élucubrations des vieux... alors celles des morts !

VP

10 - Le tablier

Je m'appelle Louise, et je voulais mourir !

C'est du moins ce que je croyais, avant de rencontrer Claire Basler. Femme peintre de renommée mondiale, elle présentait récemment ses dernières œuvres dans une aciérie, à Arras. Moi, j'avais passé vingt-cinq ans de mon existence dans cette usine, mais n'y étais jamais retournée depuis mon licenciement.

Avant, dans ma vie, il y avait l'usine, les cadences, la poussière et le bruit.

Rembordeuse ! La plus efficace, à ce qu'on disait ! La plus rapide, la plus experte.

Les trois-huit, le tableau d'honneur pour le meilleur rendement du pliage des feuilles d'acier. L'usine était l'ingrédient principal de ma vie, on peut presque dire que j'étais faite d'elle !

Protégée par un grand tablier en cuir, je découpais et pliais des feuilles d'acier d'une finesse et d'une brillance parfaite. J'étais tellement fière de mon travail ! L'usine, c'était mon horizon, ma protection. Les poussières qui transformaient mes cheveux en pelote de laine rugueuse, mes mains noircies et crevassées par la limaille de fer, m'importaient peu. Je n'ai jamais fait gaffe à ce genre de choses, l'apparence, les soins, les cheveux... La beauté, je veux dire ! C'est mon père qui m'a élevée. Ma mère s'est tirée, j'avais cinq ans

à peine ! Ensuite, mon père a fait de son mieux. Lui aussi travaillait à l'usine. Alors, lorsque j'ai eu l'âge, j'ai pris sa suite.

L'usine ! De père en fille.

Peut-être est-ce pour tout cela que Jean est parti me laissant seule avec Lilly, après mon licenciement ? Un dimanche matin, il a fait sa valise sans dire un mot. Tranquillement, comme si de rien n'était. Avant de franchir le seuil de la porte, il s'est retourné, a agité le trousseau de clefs, l'a déposé sur la table.

- Je te laisse la maison, Louise ! Tu en feras ce que tu voudras... et puis, c'est pour Lilly, tu pourras toujours la vendre et lui payer des études. Des fois qu'elle s'intéresse à autre chose qu'au travail à la chaîne ...

Sur le moment, je n'ai pas compris ce qu'il avait voulu dire. Je suis restée plantée là, abasourdie, cassée. Il ne me restait plus qu'à mourir.

Ce n'est en visitant l'exposition de cette femme, qu'une fenêtre s'est ouverte dans mon esprit...

Sylvie

II - *Odyssée en mousseline*

Des choses sacrées se murmurent dans l'ombre de l'atelier. Derrière cette porte qui lui semble toujours si mystérieuse avec son œil sculpté au centre, presque hypnotique, Hélène entend émerger des souffles métalliques, des crissements de feutres et des bruissements de soie. Elle attend. Elle attend sa robe de mariée. Elle attend surtout que sa créatrice Hacina sorte de cette pièce. Elle comprend qu'elle va devoir patienter un petit moment dans le magasin, le temps qu'Hacina revienne de son voyage au pays des étoffes ; car, à chaque fois que cette dernière entre dans sa loge, elle pénètre un autre monde, son univers de frou-frou ou plutôt, comme elle aime le répéter, sa forêt de mikados. Hélène prend donc place dans ce fauteuil napoléon aux moulures végétales qui lui tend son ventre rebondi en capitons vert céladon.

Elle est désormais convaincue que celle qui est devenue maintenant une amie a positionné ce siège en toute connaissance de cause. Permettre son retour dans la vraie vie. Au fil de ses visites, Hélène a remarqué que si elle n'est pas accueillie par le son de la voix joliment éraillée d'Hacina, le silence de la boutique flotte alors dans ces bruits étouffés et ces rumeurs secrètes qui s'échappent de l'appentis. Elle sait que derrière cette poignée, Hacina transcende son imaginaire : elle donne corps à un patron en lui insufflant une âme ou elle s'en va réveiller un fantôme d'organza ou bien encore elle explore le scarabée qui se reflète sur un doupion. Derrière ce vantail, le velours devient chat et la robe, lie de vin.

C'est ainsi que quelques minutes plus tard, en passant la tête dans l'encadrement, Hacina interrompt les pérégrinations spirituelles d'Hélène :

- Tu attends depuis longtemps ? lui demande-t-elle, toute étonnée, tandis que, de son chignon hirsute, une fleur de coton s'évapore en une fine poudre d'étoiles dorées.

Karen